



LE

CANADA MUSICAL

Revue Artistique et Littéraire

PARAISSANT

LE PREMIER DE CHAQUE MOIS.

Un Morceau de Musique accompagne chaque Numero.

6e. Année. No. 10.

1er Fevrier 1880

A. J. BOUCHER

Editeur-Propriétaire

No. 280, Rue Notre-Dame
MONTREAL.

SOMMAIRE.—Calendrier et Guide des Organistes et Directeurs de Chœurs pour le mois de Février-Mars. Robert Schumann. Wagner jugé par Jacques Offenbach. Impressions d'une cantatrice. Concerto. L'Orgue de Saint-Nicolas à Fribourg. Concerts de chambre. Musique : *L'Élan du cœur*, caprice élégant par C. Kolling. [Fin.] Notices biographiques concernant divers musiciens célèbres : Bulow, (Hans Guido De) Bussine. Correspondance de Québec. Nouvelles artistiques Canadiennes. Plaisanteries. Naissance. Décès. Abonnements reçus dans le cours du mois. Orgues-Harmoniums de la Puissance.

JULES MARDON

Abonnement : \$1.00 par an, payable d'avance. 10 cts. le numero separé.

Imprimé par la "MONTREAL PRINTING Co., 245, Rue St. Jacques, Montréal.

CALENDRIER MENSUEL

Et Guide des Organistes et Directeurs de Chœurs, pour les Offices des
DIMANCHES ET FETES.

FEVRIER.—(Continué.)

DATES.	FÊTES RELIGIEUSES.	ÉPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.
10 M.	Ste. Scholastique. (40 h. <i>Collège de l'Assomption.</i>)	Première représentation du <i>Cagliostro</i> , de Ad. Adam, à Paris, 1844.
11 M.	LES CENDRES. [de <i>Ravdon.</i>]	Naissance de A. E. M. Grétry, à Liège, 1741.
12 J.	St. Ildephonse. (40 h. <i>St. Damien.</i>)	Constitution du Bas-Canada suspendue, 1838.
13 V.	Ste. Couronne d'Épines.	Naissance de J. L. Terry, à Liège, 1816.
14 S.	Conv. de St. Paul. (10 h. <i>Ste. Croix. Sœurs Grises.</i>)	Naissance de C. W. Von Gluck, à Wiedenwang, 1712.
15. D. I du Careme. Semi-double. (62.) Messe du Careme, sans orgue. Vêpres de St. Jean-Chrysostôme, (380.) <i>Supremos.</i> Mémoire du Dimanche, <i>Ecce</i> , (12 b.) v. <i>Angelis</i> , (125.)		
16 L.	St. Jean Chrysostôme, (40 h. <i>St. Patrice</i>)	Première représentation de <i>l'Etoile du Nord</i> , de Meyerbeer, à Paris, 1854.
17 M.	St. Ignace, Év. et M. [de <i>Ravdon.</i>]	Naissance de Henri Vieuxtemps, à Verviers, 1820.
18 M.	4 Temps. St. Siméon. (40 h. <i>Ste. Scholastique.</i>)	Naissance de N. Paganini, à Gênes, 1784.
19 J.	St. Jean de Matha. [de <i>Repentigny.</i>]	Naissance d'Adélina Patti, à Madrid, 1843.
20 V.	4 Temps. St. Eucher. (40 h. <i>Purification</i>)	Naissance de C. A. DeBériot, à Louvain, 1802.
21 S.	4 Temps. Ste. Geneviève. [de <i>Repentigny.</i>]	Naissance de Carl Czerny, à Vienne, 1791.
22. D. II du Careme. (40 h. <i>Sacré-Cœur de Montréal.</i>) Semi-double. (70.) Messe du Careme, sans orgue. Ires Vêpres de St. Pierre Damien, (320.) Mémoire du Dimanche, <i>Visionem</i> , (128,) v. <i>Angelis</i> , (125.)		
23 L.	St. Pierre Damien.	Naissance de E. F. Hændel, à Halle, 1685.
24 M.	Chaire de St. Pierre à Antioche (40 h. <i>Con-</i>)	Première représentation de <i>le Roman d'Elvire</i> , de A. Thomas, à Paris, 1860.
25 M.	St. Mathias, Apôtre. [de <i>St. Paul.</i>]	Première représentation du <i>Faust</i> de Gounod, à Bruxelles, 1861.
26 J.	Ste. Marguerite de Crotonne. (40 h. <i>St. Jo-</i>)	Mort de G. Tartini, à Padoue, 1770.
27 V.	St. Léandre. (de <i>Soulanges.</i>)	Naissance de Reicha, 1770.
28 S.	SS. Martyrs Japonais. (40 h. <i>Asile des Sourds-Muettes.</i>)	Première représentation de <i>Joconde</i> , de Nicolo, 1814.
29. D. III du Careme. Semi-double. (73.) Messe du Careme, sans orgue. Vêpres du Dimanche, (130.) Suffrage, 51, 331 et 52.		

Consacre a St. Joseph.

MARS.

Ce mois a 31 jours.

Mars, primitivement le premier mois, institué par Romulus qui prétendait descendre du dieu Mars auquel il consacra ce mois.

1 J.	St. Aubin. (40 h. <i>St. Louis de Terrebonne</i>)	Naissance de Frédéric Chopin, à Zalazowawola, 1809.
2 M.	St. Charles, M.	Naissance du célèbre flûtiste Giulio Bricealdi, 1818.
3 M.	Ste. Cunégonde. (40 h. <i>Ste. Famille de</i>)	Naissance de Ad. Nourrit, à Montpellier, 1802.
4 J.	St. Casimir. [de <i>Boucherville.</i>]	Première représentation de <i>l'Herculanum</i> , de Félicien David, à Paris, 1859.
5 V.	St. Phocas. (40 h. <i>St. Janvier.</i>)	Naissance de Alfred Jaëll, à Trieste, 1833.
6 S.	Ste. Nicole.	Première représentation des <i>Diamants de la Couronne</i> , d'Auber, 1841.
7. D. Solennite de St. Joseph. (40 h. <i>St. Patrice de Montréal.</i>) 1re classe. (251.) Messe Royale. 2des Vêpres du jour, (329.) Mémoires de St. Jean de Dieu, <i>Similabo</i> , v. <i>Amavit</i> , (530,)—et du IVe Dimanche du Carême, (132.) Bénédiction.		
8 L.	St. Jean de Dieu.	Naissance de Jenny Lind, 1820. Naissance de Félicien David, 1810.
9 M.	Ste. Françoise Romaine. (40 h. <i>St. Etienne.</i>)	Naissance de M. G. H. Leenders, à Venloo, 1833.

Le Canada Musical.

VOL. 6.]

MONTREAL, 1^{ER} FEVRIER 1880.

[No. 10.]

ROBERT SCHUMANN.

I.

Il est peu de figures plus intéressantes que celle de Robert Schumann ; il est également peu de talents aussi contestés et peu de réformateurs dont l'œuvre ait produit des résultats aussi incertains. Personne n'oserait affirmer qu'il occupe pleinement et triomphalement la postérité, ni qu'il soit sûr de posséder jamais une gloire sans réserves, un rayonnement sans ombre ; et cependant il n'est indifférent à personne ; ceux-là mêmes qui ont cru le combattre au nom de la saine raison et des vrais principes ont apporté à cette lutte une certaine partialité inconsciente, une fougue d'injustice dont l'outrance même est un hommage. Heureux les artistes qui ont le privilège de soulever ainsi, et de leur vivant, et longtemps après leur mort, des passions, sinon des haines, des rencontres, sinon des mêlées d'écoles. On peut être certain qu'à défaut de cette sage pondération de toutes les forces intellectuelles, de ce rare et puissant équilibre qui produit les œuvres parfaites, les monuments historiques, les modèles immuables de l'humanité pensante, ils ont eu du moins quelques étincelles géniales. Ils ont ouvert des voies nouvelles ; leurs écoles buissonnières ont, elles-mêmes, laissé une trace lumineuse ; leurs œuvres ont été des commencements d'initiation, des embryons de visions supérieures, de rapides aperceptions de l'idéal. On les corrige, on les complète, on les dépasse : ils n'en restent pas moins, dans leurs échecs comme dans leurs succès, dans la fraction périmée comme dans la partie maintenue de leurs œuvres, de véritables précurseurs, dont le nom demeure indéfiniment attaché à l'histoire des progrès de l'art.

Robert Schumann est un de ces rares privilégiés, dont les talents de mi-côte, valant surtout par un ensemble de qualités moyennes, envient souvent, quand ils sont sincères, les brillantes échappées, les éclairs passagers mais sublimes. Je ne sais pas de nom qui soit en plus complète opposition avec toute idée d'ordre, de régularité, d'équilibre. Et pourtant cet halluciné, cet aveugle, dont les mains ne se sont posées que pour ainsi dire à tâtons sur le sublime, ce déshérité de la nature, qui est mort fou et qui peut-être a vécu de même, mérite une place à part, au premier rang des créateurs. Il a trouvé une flore nouvelle, et si sa moisson est mêlée, il appartient aux modernes d'y séparer le bon grain de l'ivraie. Comme beaucoup de réformateurs, Schumann a préconisé des hérésies ; mais il est plus facile de corriger des exagérations et de limiter des emportements que de découvrir un filon nouveau. La grande école musicale du XIX^e siècle n'a eu qu'à choisir dans l'héritage de Schumann, et toujours elle a été payée de ses peines !

Robert Schumann, l'un des apôtres de la réformation de la musique allemande, le précurseur de l'école dont Richard Wagner est aujourd'hui le pontife reconnu, naquit à Zwickau en Saxe, le 8 juin 1810. Il était le plus jeune de cinq enfants, et le préféré de ses

parents qui ne le destinaient en aucune façon aux études musicales. Son père, commerçant-libraire, et sa mère rêvaient pour lui une carrière moins tourmentée, plus conforme à leurs traditions de stabilité professionnelle. Il ne semble pas davantage que la première enfance de Robert Schumann ait été marquée par aucun de ces symptômes caractéristiques qui donnent pour ainsi dire le diagnostic des "petits prodiges." Beaucoup de goût pour les récréations bruyantes, une certaine aversion pour l'étude, l'amour du tapage, en un mot une turbulence dissipée, tels sont les seuls détails de cette enfance qui aient frappé les biographes contemporains de Schumann. Quand son père, suivant en cela les excellentes traditions de l'éducation allemande, lui fit apprendre les éléments de la musique vocale et le mit au piano, il n'accepta ce surcroît de travail que fort à contre-cœur et par esprit de soumission à la volonté paternelle. Si quelque Allemand fanatique attendait alors la venue d'un messie destiné à réformer l'art germanique, ce n'est assurément pas dans le prosaïque ménage Schumann qu'il serait allé le chercher.

La Providence veillait, et se réservait de faire éclore subitement le grand musicien dans cet esprit insouciant et dissipé. Moschelès donna en 1819 des concerts à Carlsbad. La famille Schumann eut plusieurs fois occasion d'entendre le célèbre pianiste, et à partir de cette époque une véritable transformation s'opéra chez Robert Schumann. La lumière s'était faite en lui, et la vocation apparaissait. Pour regagner le temps perdu, il activa ses études musicales avec une telle ardeur qu'il put bientôt se faire entendre dans sa ville natale de Zwickau. Cette bifurcation subite contrariait les idées paternelles ; cependant le libraire Schumann n'essaya pas de combattre une passion artistique aussi développée ; il céda lui-même à l'entraînement de son fils et rendit justice à sa prompte virtuosité. Il lui permit même d'organiser des concerts de famille avec un orchestre en miniature. Le jeune Schumann s'y essayait dans des arrangements de cantiques et psaumes dénotant non seulement un goût très prononcé pour l'art musical, mais aussi un instinct très juste de la science harmonique.

En homme de sens, le père de Schumann voulut diriger vers un but sérieux les aspirations de son enfant et confier son éducation spéciale à Charles-Marie de Weber. Cet excellent projet ne put malheureusement se réaliser, et Robert Schumann, abandonné aux seules ressources de son instinct artistique, continua ses études littéraires tout en cultivant la musique avec passion ; mais si l'élève musicien, privé de conseils et de guide, ne pouvait marcher dans la voie du progrès d'un pas assuré, le penseur, l'écrivain même se formaient par la lecture des grands poètes et par celle des philosophes.

A l'âge de seize ans, en 1826, Robert Schumann eut la douleur de perdre son père ; cédant aux prières instantes de sa mère, il se fit inscrire à l'université de Leipsick, comme étudiant en droit, et promit de renoncer à la carrière musicale, dont les ressources paraiss-

saient trop lentes et trop lointaines pour les exigences pratiques de la vie. Mais cette promesse ne devait pas être tenue longtemps; il faut même ajouter qu'elle fut observée en pure perte. Il ne semble pas en effet que, comme juriste, Robert Schumann ait beaucoup profité de l'université de Leipsick (où il trouva du moins les excellentes leçons de piano de Wieck.) Quant à l'université de Heidelberg, il se contenta d'y laisser la réputation d'un étudiant plus que dissipé, toujours en partie de plaisir ou même en voyage. La devise des étudiants "*gaudeamus*" était surtout mise en œuvre par le jurisconsulte insoumis. Il y a là une période de trois années absolument perdues pour la science musicale.

Tout à coup Robert Schumann rompit avec ses habitudes de plaisir, et, renonçant à la vie bruyante des tavernes d'étudiants, il revint à sa vocation artistique en fréquentant assidûment la société des littérateurs et des dilettantes. Cette fois les études de jurisprudence, poursuivies d'ailleurs si longtemps et d'une façon si stérile, se trouvaient sérieusement compromises; la mère de Schumann dut ratifier le retour de son fils à ses premières préférences et lui permettre de quitter l'université d'Heidelberg. Fort de cette autorisation, il vint prendre pension chez Wieck, son maître de prédilection, et s'y livra à l'étude du piano avec une ardeur touchant à la frénésie.

En outre des leçons de Wieck, il faisait aussi de sérieuses études d'harmonie et de contrepoint avec un musicien très distingué, Dorn, chef d'orchestre du Théâtre de Leipsick. Mais ce retour et cette fièvre musicale n'avaient pas un but purement abstrait; Robert Schumann obéissait à un entraînement plus immédiat. S'il avait rompu brusquement avec les dissipations de sa vie d'étudiant à Heidelberg, c'est à l'admiration et à l'amour que lui inspirait la fille de son maître, Mlle. Clara Wieck, qu'il faut attribuer en grande partie cette métamorphose soudaine, ce retour de l'enfant prodigue sous la tutelle de son maître. Ces grandes et nobles passions exercent une salutaire influence sur la carrière des véritables artistes. Ils puisent dans leur amour même le désir et souvent la puissance de s'élever, pour se rendre dignes de la femme aimée. Il n'est pas douteux que la passion de Robert Schumann pour Clara Wieck doive être mise au rang de ces incidents heureux qui sont une date lumineuse dans la vie des grands artistes. Mais le tempérament mal équilibré du fils du libraire de Zwickau allait bientôt se révéler par de fâcheuses complications. Impatient d'acquiescer une virtuosité exceptionnelle, Robert Schumann eut la malheureuse idée d'astreindre ses doigts à une gymnastique tout à fait anormale et qui prouve le danger des procédés mécaniques pratiqués sans modération et sans une extrême réserve.

Schumann avait imaginé d'exercer quatre doigts de chaque main, et de contraindre le cinquième à l'inaction en l'attachant à un point fixe; il produisit ainsi graduellement une telle fatigue des muscles que l'énervernement dégénéra en paralysie partielle. Schumann dut renoncer complètement à l'étude du piano. Ses doigts ankylosés, inertes, refusaient tout service. Il se voua dès lors exclusivement aux études d'harmonie, de contrepoint et de composition.

L'esprit cultivé et la science esthétique de Schumann semblaient le prédestiner à la critique musicale,

et en effet il ne tarda pas à tourner ses vues de ce côté. Passionné, partial, injuste même, dans ses appréciations sur le mérite de ses contemporains, Robert Schumann n'en acquit que plus d'autorité. La vaillance de sa plume, l'initiative audacieuse de ses doctrines groupèrent bientôt une école. Un ensemble d'adeptes se forma, comprenant les champions de l'école romantique, décidés comme Schumann à rompre avec les traditions des vieux maîtres; enthousiastes généreux, mais téméraires, dont les audaces théoriques valaient mieux que les œuvres. Quand on juge de sang-froid, avec l'impartialité facile de l'heure actuelle, ces réformateurs réunis en un petit cénacle, où Schumann s'était multiplié lui-même, sous plusieurs signatures fictives, de façon à donner l'illusion d'un groupe déjà nombreux, on aperçoit aisément ses côtés faibles, le vagabondage de l'inspiration, l'impuissance et la stérilité des rêveries trop prolongées, les aspirations flottantes vers un idéal mal défini, essayant en vain de se substituer aux lois éternelles et simples du beau.

Ce fut en 1834 que Robert Schumann fonda sa revue sous le titre de *Nouvel écrit périodique* sur la musique. Il obtint d'abord un succès de curiosité grâce à sa polémique hardie et à la bruyante audace de ses attaques contre les anciennes formules scolastiques. Remarquons, à ce propos, que Schumann, grand admirateur des œuvres de Mendelssohn, s'est au contraire montré injuste et sévère pour les ouvrages dramatiques de Meyerbeer. Les compositions de la troisième manière de Beethoven avaient toutes ses préférences, et, à part quelques légères restrictions, il témoignait une vive sympathie aux compositions pour piano et aux œuvres vocales de Schubert. Les productions de Chopin et celles de Stephen Heller occupaient aussi une place à part dans ses préférences. Ajoutons que si la nature bizarre, le tempérament inégal de Schumann ont laissé des traces profondes dans l'œuvre de l'esthéticien, la sincérité de ses convictions n'a jamais été mise en doute; s'il s'est trompé, c'est toujours de bonne foi.

Robert Schumann ne tarda pas à être atteint de crises nerveuses, combattues d'abord avec succès, mais qui devaient s'accuser avec une intensité plus vive, à quelques années de distance. Cette prédisposition morbide, résultat d'un travail excessif et d'une tension trop grande de la pensée, réagit fortement sur le cerveau du compositeur. L'esprit s'affaiblit à tel point que l'ancien étudiant d'Heidelberg, le philosophe sceptique finit par accorder toute créance à la folie des tables tournantes et des esprits frappeurs. Véritable halluciné, Schumann prétendait, dans les dernières années de sa vie, se trouver en communication directe avec les esprits de Mendelssohn et de Schubert, et écrire sous leur inspiration les compositions tourmentées de sa seconde manière.

Au milieu de l'année 1851, les crises nerveuses et les douleurs cérébrales dont souffrait depuis longtemps Robert Schumann devinrent plus fréquentes et plus violentes. Comme Beethoven, Schumann fut atteint d'un commencement de surdité; sa parole devint embarrassée et pâteuse, et en 1853, Mme Schumann, espérant un résultat heureux des distractions d'un voyage, visita la Hollande avec son mari. Tous deux y furent accueillis avec une vive sympathie. Schumann reçut

l'hospitalité d'un compositeur hollandais, Verhulst (1), artiste de grande valeur, très lié avec Mendelssohn. Mais ce voyage ne fut qu'un court repos. De 1853 à 1854 l'état de Schumann ne fit que s'aggraver. L'exaltation fébrile, les surexcitations mentales devinrent si aiguës qu'il fallut le soumettre à une surveillance de chaque jour. Ses idées inclinaient visiblement à la folie et à la monomanie du suicide. On évitait de laisser des couteaux entre ses mains ; on l'empêchait de rester seul auprès des fenêtres. Ces accès de délire intermettent se terminèrent par une catastrophe.

Dans la nuit du 7 février 1854, Robert Schumann sortit de chez lui en robe de chambre pour aller se précipiter dans le Rhin. Sauvé par des bateliers, il ne devait plus retrouver la raison, paralysée avec le corps. Conduit dans une maison de santé près de Bonn, il y mourut fou le 29 juillet 1856. Il laissait après lui une admiration ardente et zélée, et de toutes la plus dévouée, celle de Mme Robert Schumann. Grâce à elle, on peut dire que l'influence du compositeur et du réformateur s'est perpétuée sans interruption. Il faut honorer cette foi vivace, cette conviction profonde, cette fidélité par delà le tombeau. Clara Wieck, jeune fille, avait déterminé la vocation de Schumann ; devenue sa femme, elle a exalté son œuvre et l'a fait en quelque sorte survivre à lui-même.

J'ai eu l'honneur de recevoir la visite de Mme Schumann lors de son dernier voyage à Paris, et je lui ai entendu exécuter chez Erard, *Kreisteriana*, les scènes de carnaval, et quelques autres pièces de son mari. La vogue n'était pas encore aux audaces harmoniques. Mme Schumann ne produisit pas tout l'effet qu'elle était en droit d'espérer. La faute en était peut-être au choix des morceaux, peut-être aussi au caractère particulier de l'interprétation. Comme virtuose, Mme Schumann réalisait le type le plus accusé de l'école de Mme Farrenc : précision, fermeté, accentuation sobrement colorée, mais par contre absence d'imprévu, manque de puissance communicative.

Les portraits de Robert Schumann donnent l'impression d'une nature énergique. La tête est forte, les traits vigoureusement accusés n'ont rien de l'idéal rêveur et fantastique auquel font songer ses compositions. Le front développé, les yeux au regard ferme affirment un penseur. Le menton à fossettes, la bouche grande, le nez aquilin, la face entièrement rasée, complètent cet ensemble qui tient à la fois du philosophe, du rhéteur et du ministre protestant.

MARMONTEL.

WAGNER

JUGÉ PAR

JACQUES OFFENBACH.

Ce n'est pas impunément que les musiciens parlent musique. Rien n'est pour eux aussi difficile et aussi dangereux. Leurs nerfs délicats à l'extrême s'irritent de peu. On ne saurait croire combien il est aisé de froisser Pierre, Paul.....et même Jacques.

Que de fois n'ai-je pas vu Adolphe Adam qui faisait en 1854, la critique musicale dans *l'Assemblée nationale*,

se morfondre, à bout d'expédients, pour éviter de blesser ses confrères.

"Voilà où nous en sommes !" me dit-il un jour. Hier, je rends compte d'un opéra-comique, je comble l'auteur de louanges, et je termine mon article par ces mots : "C'est presque un chef-d'œuvre." Il m'écrivit ce matin : "Votre article est parfait. Il n'y a qu'un mot de trop."

"Vous croyez que c'était le mot chef-d'œuvre ? Ah ! bien oui ! c'était le mot *presque*."

Aussi me garderais-je de critiquer en quoi que ce soit nos jeunes maîtres. Quelques-uns ont un très-réel talent. Combien ils en auraient d'avantage s'ils avaient plus confiance dans leurs propres ailes ! Tous sont paralysés par cette tête de Méduse qui leur sert d'objectif : celle de Richard Wagner.

Ils prennent pour un chef d'école cette individualité puissante. Les procédés nés avec lui mourront avec lui. Il ne procède de personne ; personne ne vivra de lui. Exemple merveilleux de génération spontanée : Richard Wagner, inscrit sur l'état civil du mont Parnasse "père et mère inconnus," n'aura pas de descendance. C'est une aurore boréale que l'on a prise pour le soleil.

Ce novateur est pétri dans un limon absolument classique. Il connaît à fond les anciens, les maîtres féconds : les Haendel, les Bach, et surtout Gluck. Je l'en félicite. Sans leur rien prendre, il s'est imprégné d'eux. Wagner et ses adeptes représentent, nous dit-on, "la musique de l'avenir." A quelle échéance placez-vous cet avenir ? Voilà bientôt trente-cinq ans que *Tannhauser* et le *Lohengrin* ont eu leur légitime succès. Où donc est leur progéniture ? Qu'ont-ils engendré ? Si Wagner était un chef d'école, son école serait en pleine splendeur.

Je vois bien des compositeurs qu'il a troublés ; je n'en vois pas qu'il ait inspirés.

Non, Wagner n'est pas un chef d'école.

Depuis bien des années, on a représenté sur les principales scènes de l'Allemagne de soi-disant opéras "à la Wagner." Demandez au public quels sont les titres de ces opéras, quels sont les noms de leurs compositeurs.

On a fait exécuter à Munich, à Berlin, à Vienne quelques opéras de Wagner autres que ceux que j'ai nommés plus haut. Chaque tentative s'est faite au son des fanfares. Le triomphe a précédé l'œuvre ; il ne l'a pas suivie.

Don Juan a été, lui aussi, froidement accueilli lorsqu'on l'a représenté pour la première fois à Vienne. L'empereur Joseph II dit à Mozart : "Votre opéra est sublime, mais ce n'est pas une pâture qui convienne aux dents de nos Viennois."

—"Laissons-leur le temps de mâcher, Sire," répondit le maître immortel.

Un mois après, *Don Juan* fut acclamé.

Je doute fort que le public eût jamais les dents assez solides pour mâcher les œuvres tombées de la plume de Wagner depuis une vingtaine d'années.

Rossini avait un véritable culte pour Mozart.

"Maître, lui demandait-on un jour, que pensez-vous de Beethoven ?

—C'est le premier de tous les musiciens.

—Et Mozart ?

—C'est le seul."

(1) Mlle. Verhulst, pianiste d'une virtuosité transcendante, a été la pensionnaire de Sa Majesté Néerlandaise, à Paris, et j'ai eu l'honneur de la compter parmi mes élèves.

Je n'ose pas penser à la place que Rossini eût donnée à Wagner ; celle sans doute que Wagner donne à Rossini.

Auber faisait un jour ses compliments à un musicien (que j'ai mes raisons de ne pas nommer), et sur ses succès et sur ses facilités. "Que voulez-vous, lui répondit le compositeur ; je suis forcé de payer comptant. Je n'ai pas le droit de tirer sur le public à trois mois de date."

La jeune école affecte un grand dédain pour les compositeurs français, pour tous les maîtres chanteurs, les mélodistes de tous les pays qui payent comptant leur popularité. C'est faire le procès de *Don Juan*, de *Freyschutz*, du *Pré aux Clercs*, de la *Juive*, de la *Dame Blanche*, de la *Muette*, des *Huguenots* de *Guillaume Tell*, etc..... C'est condamner les adorables symphonies de Haydn, de Mendelssohn, les symphonies sublimes de Beethoven, dans lesquelles la mélodie déborde.

Il se peut, puisqu'on l'assure, que tous ces grands maîtres, ne soient pas "les musiciens de l'avenir."

Toujours est-il que depuis plus de soixante ans ces éphémères sont debout, toujours acclamés, plus grands que jamais, grâce aux contrastes, grâce surtout à ce feu divin auquel Prométhée s'est brûlé les doigts, et que l'on appelle tout simplement le génie.

PARIS-MURCIE.

Impressions d'une Cantatrice.

CHER MONSIEUR :

Votre demande m'embarrasse fort. Vous voulez que je vous dise immédiatement et dans une vingtaine de lignes ce que j'éprouve en chantant ? Si vous m'accordiez l'espace de quelques années et d'une vingtaine de volumes, j'y parviendrais peut-être et encore n'en suis-je pas bien sûre ! Car je ne me suis jamais bien rendu compte de mes émotions dans ces moments-là. Je sais seulement que quand mon nom est sur l'affiche je suis dès le matin très-préoccupée, nerveuse et agitée ; qu'au fur et à mesure que l'heure fatale de la représentation s'approche, la fièvre de rampe me gagne de plus en plus, et qu'au dernier moment, quand je m'apprête à quitter ma loge pour entrer en scène, il n'y a qu'un sentiment qui me domine : une peur affreuse. Les émotions pendant la représentation même échappent à mon analyse. Elles sont selon le rôle, selon le concours des artistes et de l'entourage, de nature si variée qu'il me serait impossible de vous les décrire. Il faudrait entrer dans des détails minutieux qui, si futiles qu'ils soient nous impressionnent néanmoins parfois très-fortement. Mais quand tout va bien, je sens, pour citer les vers charmants de l'Agnes, je sens :

Des choses que jamais rien ne peut égaler
Et dont, toutes les fois que j'en entends parler,
La douceur me chatouille, et là dedans remue
Certain je ne sais quoi, dont je suis tout émue.

Ah ! que c'est bien cela ! Parfois je ne sais plus ce que je suis, où, comme notre librettiste de Mozart le fait dire au petit Chérubin.

Non so piu cosa son, cosa faccio
Or di foco, ora sono di ghiaccio.

Si je pouvais vous chanter cela au lieu de vous l'écrire, vous me comprendriez bien mieux, cher mon-

sieur ; car sans être présomptueuse, je crois pouvoir vous affirmer que je manie plus aisément et un peu mieux la voix que la plume.

Agréez, cher monsieur, mes sentiments bien distingués.

ADÉLINA PATTI.

CONCERTO.

"Voyez-vous, me dit mon cousin pendant que je cherchais un coin commode dans la loge pour m'y asseoir, moi, j'adore la musique descriptive. Chaque fois que j'assiste à ces *Concerts populaires*, je me garde bien de demander au programme le nom du compositeur ou le titre des morceaux. Je ferme les yeux, j'ouvre les oreilles, et je laisse mon imagination évoquer les scènes décrites et contées par l'orchestre. C'est le vrai moyen de juger sans parti pris. Essayez de mon système et vous vous en trouverez bien.

* * * Il se tut, j'écoutai curieusement pendant les premières mesures. C'étaient des arpèges clairs, sonores... Cela représentait à ne s'y pas tromper, un "village au soleil levant." Même, à certaines notes légères qui s'envolaient, je reconnus distinctement les brumes du matin bleuisant les lointains boisés.

Ce fut l'alto qui commença de sa voix grave. Il avait l'air d'un chancre soulé. Il se dodelinait le long du chemin vert, branlant son triple menton en cadence et dodu comme une oie de Noël. Oh ! les beaux roulements qu'il faisait ! Il avait l'air content de lui, le gaillard ! Mais le voilà qui rencontre le violoncelle. Ce dernier se met incontinent à lui pleurnicher quelque chose en sourdine.

Ça devait être bien triste, car l'autre avait l'air tout matagrolisé, mais quand ils se mirent à geindre à l'unisson, je devinai tout de suite qu'il s'agissait d'une querelle de méchage.

Je ne me trompais pas. Voilà cette pimbêche de clarinette qui vient s'en mêler, et qui se met à parler du nez comme une commère normande. Elle envenime la querelle de son mieux. Ils causent tous trois ensemble, puis le violoncelle à l'air de l'envoyer promener ; mais elle s'obstine. Tout à coup une note de cor s'éleve.—Est-ce une chasse qui débouche ? Non. C'est mon voisin qui se mouche. Ce n'est pas dans la partition. Rayons cette note de nos impressions.

...Je ne sais ce qui s'est passé pendant que je faisais cette réflexion, mais la petite flûte a l'air vexé. C'est bien l'instrument le plus taquin ! La voilà qui commence à narguer le premier violon. Elle répète tout ce qu'il dit, seulement elle part deux mesures en retard pour l'embrouiller. Cela dure comme ça une bonne minute, puis la contre-basse se met à grogner qu'elle en a assez. Il va encore y avoir du grabage !

La petite flûte est rageuse. Elle ne veut pas en démordre. Elle jacasse à tort et à travers. Heureusement tous les violons lui tombent dessus à la fois avec des huées.

—On dirait des rafales de vent. Décidément ça se gâte. Plus moyen de s'entendre. Tout à coup dzing !!! Ce sont les cymbales qui éclatent comme le tonnerre. Il se fait un grand silence. Je me dis : enfin, ils ont trouvé leur maître ! Nous verrons bien si un seul osera protester !

...L'orage passé, comme un lapin tapi qui montre une oreille et risque un coup d'œil, voilà cette enragée de petite flûte qui essaie de filer un son,—mais on voit qu'elle n'en mène pas large. Elle fait: "Tiou, tiou!" puis se tait.

"Dzing!—Nouveau coup de tonnerre des cymbales, comme pour dire: "qui ose élever la voix ici?" Nouveau silence.—Nouveau "tiou, tiou" de la petite flûte qui s'enhardit.

"Dzing!—tiou, tiou!—Dzing!—Tiou, tiou"—Ah ça! est-ce qu'ils ne vont pas bientôt finir? Quelle entêtée que cette petite flûte! Elle tient à dire le dernier mot. Les cymbales qui sont les plus fortes, devraient être les plus raisonnables et céder à ce roquet là.—Mais pas du tout. Voilà que le mauvais exemple gagne les autres instruments. Ils protestent timidement d'abord. Puis ça va crescendo. Ils ont l'air de dire aux cymbales: "A bas ce tyran, qui veut nous faire taire! Il voudrait qu'il n'y en eut que pour lui!" Les cymbales s'obstinent. Tout à coup le chef d'orchestre fait un grand geste, comme un génie puissant qui donnerait le signal d'une conflagration générale. Les voilà tous qui se mettent à hurler, siffler, tonner comme ces malheureuses cymbales. Ces dernières cognent à tour de bras. Tous les sons de l'orchestre semblent se ruer contre elles: les violons ont la danse de Saint-Guy, le chef d'orchestre est piqué de la tarentule, le saxophone mugit comme un troupeau de bœufs. Ils s'encouragent l'un l'autre: "A bas les cymbales! Courage! Elles céderont!"

Les pauvres cymbales essaient de tenir bon pendant une minute, mais à la fin elles prennent la partie d'aller se coucher, et le calme se rétablit au milieu des applaudissements de la salle entière.

* * * "C'est très drôle, cette petite machine là, dis-je à mon voisin, qui paraissait tout ému. Comment ç s'appelle-t-il?"

—Ça me répondit-il, d'une voix grave c'est *L'Hymne à la douleur* de Mendelssohn, et ce n'est pas très-drôle c'est *Très Beau*. Mossieu!

* * * J'en ris encore comme une petite folle.

L'Orgue de Saint-Nicolas a Fribourg.

La musique de l'orgue de Saint-Nicolas est connue aujourd'hui de millions de touristes. Cet instrument, le chef d'œuvre de Mooser, compte soixante-quatorze registres et près de huit mille tuyaux, dont quelques uns ont dix mètres de longueur; sa supériorité incontestable est dans l'art consommé avec lequel il imite le bruit de la tempête et les voix humaines. Achevé en mil huit cent trente-quatre, il a pu saluer de sa grandiose harmonie la pompeuse inauguration de la voix aérienne qui, à la même date, reliait les deux collines de Fribourg. Tous ceux qui, à la tombée de la nuit, sous les voûtes à demi obscures de la nef fantastique, ont entendu résonner ces puissants soufflets de métal, en garderont une ineffaçable impression. Ecoutez: c'est d'abord le train de vie d'une paisible vallée où, sous la houlette des pâtres songeurs, paissent les troupeaux aux clochettes argentines; les sources murmurent les oiseaux gazouillent, et une douce brise vous envoie au visage ses effluves odorants. Puis, peu à peu, le feuillage s'agite; les bêtes de l'air se mettent à voler d'un air effaré; les vaches inquiètes aspirent le vent,

comme c'est leur coutume à l'approche d'un danger. Le berger se réveille de son rêve paresseux au bruissement sinistre qui emplit la vallée; des tourbillons de poussière, avant coureurs de la tourmente, s'élèvent sur les chemins. Déjà les bouleaux s'inclinent sous le souffle d'orage; un instant après les grands sapins craquent et se brisent au sommet de la montagne. L'ouragan se déchaîne dans toute sa furie; les éclairs jaillissent des lourds nuages, le tonnerre gronde: il vous semble que la tempête vous atteint, que les sifflements du vent et les éclats redoublés de la foudre circulent sous les arceaux mystérieux de la cathédrale ébranlée et tremblante. Malgré soi, on frissonne et on courbe la tête comme pour laisser passer la tempête. Quel est donc le Borée qui souffle de telles choses dans sa grande machine? La terre, les mers, tout lui appartient. Le voici qui fait mugir les vagues, comme il a fait hurler les forêts; c'est bien le vaste océan en courroux; vous en reconnaissez le verbe formidable. Puis, sur un signe de ce même organiste qui régit là-haut les quatre éléments, la tempête décroît; alors d'une chapelle isolée, au bord de quelque lac helvétique, s'élève un chœur de voix féminines qui supplient le ciel d'apaiser ses colères. Oh! les suaves accords que ceux qu'à ce moment perçoivent vos oreilles. Quelle expression nette dans cet hymne de détresse, et qu'il serait facile de l'écrire! La nature s'émeut à ces accents; le tonnerre s'éloigne de plus en plus; bientôt, il a cessé ses menaces. La lumière revient, tout se rassérène, et sous le branchage, d'où parlent les dernières gouttes de pluie, les oisillons se remettent à chanter. Lyre d'Orphée, c'étaient là de tes miracles.

JULES GOURDAULT.

CONCERTS DE CHAMBRE.

Afin de propager le goût de la musique et de donner à ceux qui se consacrent à l'étude de l'art musical, l'occasion d'entendre dans les meilleures conditions possibles, les œuvres des grands maîtres, j'ai conçu l'idée d'organiser une série de trois Concerts composés des chef-d'œuvres des compositeurs les plus illustres.

Ne voulant rien épargner pour assurer le succès de ces Concerts, j'ai réussi à obtenir le concours de Mons. C. Lavallée, de plusieurs artistes distingués de cette ville pour la partie vocale et instrumentale et d'un Violoncelliste de Boston, afin de pouvoir rendre les œuvres suivantes:

4me Trio, Piano, Violon et Violoncelle.....	Raff.
Trio en ut mineur, do	Mendelssohn.
Quintette, Piano, 2 Violons, Alto et Violoncelle.....	Schumann.
Quatuor, 2 Violons, Alto et Violoncelle.....	Schubert.
Ottetto, 4 Violons, 2 Altos et 2 Violoncelles.....	Mendelssohn.
Ottetto, (No. 3.) do	L. Spohr.
Concerto pour Violon.....	Beethoven.
Concerto "	Max Bruch.
Concerto "	Mendelssohn.

Ces concerts auront lieu très prochainement à la Salle Nordheimer, à deux semaines d'intervalle entre chaque.

Le prix de l'abonnement à la série est de \$2.75 pour un siège réservée, \$5.00 pour deux sièges réservés, \$8.00 pour quatre sièges réservés, pour les trois Concerts.

Si vous êtes disposé à encourager cette entreprise,

First system of musical notation. Treble and bass clefs. Treble clef has a *pp* dynamic marking. The system contains four measures of music with various chordal and melodic textures.

Second system of musical notation. Treble and bass clefs. Treble clef has a *pp* dynamic marking. The system contains four measures of music.

Third system of musical notation. Treble and bass clefs. Treble clef has a *pp* dynamic marking. The system contains four measures of music.

Fourth system of musical notation. Treble and bass clefs. Treble clef has a *pp* dynamic marking. The system contains four measures of music.

Fifth system of musical notation. Treble and bass clefs. Treble clef has a *cresc.* dynamic marking. The system contains four measures of music.

6

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music is in a minor key. The right hand plays a complex, rapid melodic line with many slurs and ties. The left hand provides a steady accompaniment of chords and single notes. A dynamic marking of *ff* (fortissimo) is present at the beginning.

Second system of musical notation, continuing the piece. The right hand's melodic line remains intricate and fast-paced. The left hand continues with a consistent accompaniment. The system concludes with a final chord in the right hand.

Third system of musical notation. The right hand features a more melodic and less technically demanding line compared to the previous systems. The left hand continues with a steady accompaniment. A dynamic marking of *p* (piano) is visible at the start.

Fourth system of musical notation. The right hand has a melodic line with some slurs. The left hand continues with a steady accompaniment. A dynamic marking of *pp* (pianissimo) is present.

Fifth system of musical notation, the final system on the page. The right hand has a melodic line with some slurs. The left hand continues with a steady accompaniment. A dynamic marking of *cresc.* (crescendo) is present.

First system of musical notation, consisting of two staves (treble and bass clefs). The key signature has one sharp (F#). The first measure features a dynamic marking of *ff*. The second measure also features a dynamic marking of *ff*. The music includes various rhythmic patterns and chordal structures.

Second system of musical notation, consisting of two staves. A dynamic marking of *p* is present in the first measure. The music continues with complex rhythmic and harmonic patterns.

Third system of musical notation, consisting of two staves. It features a triplet of eighth notes in the treble staff of the second measure. The music is dense with chords and moving lines.

Fourth system of musical notation, consisting of two staves. A dynamic marking of *f* is present in the first measure. A *CRSS.* (Crescendo) marking is present in the second measure. The system concludes with a double bar line.

Fifth system of musical notation, consisting of two staves. It features several triplet markings (indicated by a '3' above the notes) in the treble staff. A dynamic marking of *ff* is present in the first measure. The system concludes with a double bar line and a final chord.

ayez l'obligeance d'en informer M. A. J. Boucher, Marchand de Musique, afin que votre nom soit inscrit sur la liste des souscripteurs.

Agrérez, etc., etc.,

F. JEHIN PRUME,

Violoniste de S. M. le Roi des Belges.

Montréal, 1er février, 1880.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

(Extraites du SUPPLÉMENT à la *Biographie universelle des Musiciens* de F. J. Fétis, — Par M. Arthur Pougin.)

CONCERNANT DIVERS

MUSICIENS CÉLÈBRES

QUI ONT VISITÉ L'AMÉRIQUE, OU DONT LA RÉPUTATION,
OU LES ŒUVRES

SONT PLUS PARTICULIÈREMENT CONNUES ET ESTIMÉES

Au Canada.

BULOW (HANS-GUIDO DE), compositeur, chef d'orchestre, écrivain musical, et l'un des plus grands virtuoses pianistes de ce temps, est le fils d'un ancien chambellan du prince d'Anhalt-Dessau, très connu par ses travaux littéraires, et le petit fils d'un ancien major de l'armée saxonne. Jusqu'à l'âge de neuf ans, il ne laissa soupçonner aucun goût particulier pour la musique, et c'est seulement à la suite d'une longue et douloureuse maladie que ses facultés artistiques se manifestèrent, prenant bientôt un essor extraordinaire. Après avoir étudié le piano d'abord avec Mlle. Schmiedel, puis avec F. Wieck et M. Litloff, après avoir travaillé l'harmonie et le contrepoint avec Eberwein, M. de Bulow ayant dû suivre sa famille, qui de Dresde, fixait sa résidence à Stuttgart, termina ses études littéraires au Gymnase de cette ville, s'y produisant comme amateur en exécutant, avec succès le concerto en ré mineur de Mendelssohn et en 1848 partit pour Leipzig, afin d'y faire son droit à l'Université. Il demeura dans cette ville, chez un parent le docteur Frege, mari de la cantatrice Livia Gerhard, dont la maison formait un centre musical, très-actif. Dans un tel milieu, les aptitudes du jeune artiste se développèrent avec rapidité, et, après s'être perfectionné dans l'étude du contrepoint avec Maurice Hauptmann, il partit pour Berlin, où il se lança aussitôt dans la grande mêlée qui mettait aux prises les partisans de l'ancienne école allemande et ceux de la nouvelle, à la tête de laquelle se trouvaient Liszt et Robert Schumann. Quoique fort jeune alors, puisqu'il n'avait pas encore vingt ans, M. de Bulow commença à écrire des articles de critique dans le journal démocratique l'*Abendpost*, articles dans lesquels il se montrait l'adversaire acharné et intraitable des docteurs de la vieille école. Ayant entendu à Weimar en 1840 le *Lohengrin* de M. Richard Wagner, il renonça définitivement à l'étude du droit pour s'occuper définitivement de musique, et cela malgré l'opposition de sa famille.

Il se rendit alors à Zurich, où M. Richard Wagner, proscrit politique s'était réfugié. Il apprit de lui, l'art de diriger un orchestre, et devint maître de musique aux théâtres de Zurich et de Saint-Gall. Puis, s'étant reconcilié avec sa famille, il repartit en 1851 pour Weimar, où il perfectionna son talent de pianiste sous

la direction de M. Liszt, et où il fit la connaissance de Berlioz. C'est de cette époque que datent les articles très-remarqués qu'il publia dans la *Neue Zeitschrift für Musik*. En 1853, il fit sa première tournée artistique en Allemagne et en Hongrie, remporta surtout de grands succès à Brême, à Hambourg et à Berlin, alla s'établir quelque temps à Dresde, où il donna des leçons dans plusieurs familles nobles, fit, en 1855 une nouvelle tournée dans le nord de l'Allemagne, et accepta dans le courant de cette même année, la place de professeur de piano au Conservatoire de Stern et Marx à Berlin, place qu'il conserva jusqu'en 1864.

En 1857 M. de Bulow épousa la fille de son maître M. Cosima Liszt; en 1858, il était nommé pianiste du roi de Prusse, en 1861, chevalier de l'ordre de la Couronne, et en 1863 docteur en philosophie à l'Université d'Iéna. Pendant ce temps et malgré de très nombreuses occupations, il trouvait encore le moyen d'écrire dans une foule de journaux, entre autres dans la *Neue Berliner Musikzeitung* et dans la *Feuerspritze*, et s'occupait de répandre le goût de la musique, en donnant de grands concerts symphoniques, des séances de musique de chambre et même en se faisant entendre fréquemment seul et toujours avec le plus grand succès. Après avoir quitté le Conservatoire de Berlin, il entreprit de nouvelles tournées de virtuose en Allemagne, en Hollande, en Belgique, en France, en Russie. "Sa préférence pour les œuvres de la nouvelle école, dit un de ses biographes, lui attira, surtout à Berlin, de rudes adversaires dans la presse. Mais on aurait tort de croire que de Bulow se montre dédaigneux de l'ancienne école: au contraire, il tâche, encore aujourd'hui, de rallier des principes si divers et si opposés."

Cependant n'ayant retiré presque aucun fruit de ses tentatives et de ses luites, il alla rejoindre en 1864, à Munich, M. Richard Wagner, et l'aida puissamment dans sa mise à la scène de son opéra de *Tristan et Isolde*. En 1866, il se rendit à Bâle; y donna des concerts, puis ayant été rappelé en Bavière par le roi Louis II, il devint premier chef d'orchestre du théâtre Royal et des concerts de Munich, en même temps qu'il était choisi comme directeur de l'École royale de musique, dont il opéra la réorganisation et qui, sous son impulsion prit un très grand développement. Cependant, tant de travaux, joints à de graves chagrins domestiques, altèrent profondément sa santé et, en 1869, il quitta Munich pour aller habiter Florence, où il demeura plusieurs années. Depuis lors, il a fait, en Angleterre et en Amérique, des voyages artistiques, qui lui ont valu, comme toujours, les plus grands et plus incontestables succès.

Hermann Mendel, dans son *Musikalisches Conversations-Lexicon* a caractérisé le talent de M. Hans de Bulow, ses facultés multiples, et la situation qu'il a occupé en Allemagne: "Cet éminent artiste, dit-il, doit être classé parmi les phénomènes les plus rares et comme virtuose et comme chef d'orchestre; la nature, l'étude et la force de volonté lui ont donné une tenacité, une persévérance et une mémoire prodigieuse. Comme pianiste, il s'est rendu maître, malgré la petitesse de sa main, de toutes les difficultés techniques imaginables: il est l'interprète le plus complet des différents styles et des directions multiples de la littérature de son instrument, il les reproduit avec une clarté d'analyse et une finesse de détails et, en même temps

avec une grandeur et une poésie dans la conception de l'idée générale qui le place au premier rang sous ce rapport. Il s'est d'abord identifié si complètement avec les œuvres qu'il exécute qu'il les possède par cœur, si étendues et si compliquées qu'elles soient ; il en est de même pour les compositions orchestrales les plus difficiles, qu'il dirige sans partition, avec une sûreté imperturbable, et en observant rigoureusement les moindres nuances. Son éducation scientifique et sa pénétration d'esprit lui ont permis également de se distinguer comme écrivain ; son style clair, original et mordant lui a souvent suscité d'ardents adversaires, lorsqu'il cherchait à faire prévaloir ses idées de parti. Mais les ennemis les plus déclarés de ses idées et de ses tendances artistiques ne peuvent refuser leur estime et leur admiration à l'homme qui consacre toutes ses facultés à répandre les œuvres des maîtres anciens et modernes. De même que, dans son jeu, la logique et l'analyse raisonnée l'emportent sur le sentiment, de même l'esprit critique domine l'imagination dans ses travaux littéraires aussi bien que dans ses compositions. Celles-ci consistent en une vingtaine d'œuvres, dont les plus remarquables : le tableau symphonique *Nirwana* (op. 20), la musique du *Jules-César* de Shakspeare (op. 10), la ballade pour orchestre *la malédiction du Chanteur* (op. 16), neuf cahiers de morceaux de piano, etc. Les arrangements critiques et les éditions instructives, les transcriptions d'autres maîtres depuis Scarlatti, Bach, Hændel et Gluck jusqu'à Berlioz, Wagner et Liszt, sont de beaucoup supérieures en nombre aux œuvres originales. Comme homme, de Bulow est à bon droit estimé et généralement aimé, car son caractère est ouvert, loyal et chevaleresque, son commerce agréable, et son aménité prévient tout d'abord en sa faveur. Avec son maître, F. Liszt, de Bulow a le plus contribué, par sa personnalité, à combler, pour ainsi dire, l'abîme entre l'école néo-allemande et les tendances musicales antérieures. Aux œuvres de M. de Bulow qui viennent d'être mentionnées, il faut ajouter un grand concerto, deux duos de concert pour piano et violon, et plusieurs *lieder*. C'est à lui qu'on doit la réduction avec piano de la partition de *Tristan et Isolde*, et celle de *l'Iphigénie en Aulide* de Gluck, d'après l'arrangement de M. Richard Wagner.

BUSSINE (PROSPER-ALPHONSE), chanteur remarquable, né à Paris le 22 septembre 1821, fut admis au Conservatoire, dans la classe de Garcia, le 14 décembre 1842, et devint ensuite l'élève de Moreau-Sainti pour l'opéra-comique. Il obtint un accessit de chant au concours de 1844, se vit décerner l'année suivante les deux premiers prix de chant et d'opéra-comique, et peu de temps après fut engagé au théâtre de l'opéra-comique, où il ne tarda pas à faire d'heureux débuts, et où il se fit bientôt la réputation d'un excellent chanteur. Sa belle voix de baryton, ample et puissante, mordante et corsée produisait le meilleur effet, et il la rendait plus remarquable encore par ses rares qualités de style et son excellente manière de phraser. Si Bussine avait été moins gêné, moins emprunté comme comédien il eût conquis peut-être la célébrité. Néanmoins, et pendant les douze années qu'il passa à l'Opéra-Comique, il créa un certain nombre de rôles dont quelques-uns lui firent honneur, et parmi lesquels il faut citer surtout ceux dont il fut chargé dans *les Porcherons*, *Giralda*, *la Chanteuse voilée*, *Raymond* ou *le Secret de la Reine*, *Gibby la Cornemuse*, *l'Anneau d'argent*, *le Nabab*, *les Sa-*

bots de la Marquise. Vers 1858, Bussine sentant ses moyens faiblir prit le parti d'abandonner la carrière théâtrale, et quitta l'opéra-comique, et pendant plusieurs années se fit entendre avec grands succès dans les concerts.

Un frère de cet artiste, M. Romain Bussine, né à Paris le 4 novembre 1830, fut aussi élève de Garcia et de Moreau-Sainti au Conservatoire, où il obtint les seconds prix de chant et d'opéra-comique en 1850, et le premier prix d'opéra-comique en 1851. Il n'aborda cependant pas le théâtre, et se livra à l'enseignement. Il fut nommé professeur de chant au Conservatoire le 30 mai 1872. Il avait fondé l'année précédente la Société nationale de musique (qui a pour devise : *Ars gallica*), dont il est demeuré depuis le président.

Correspondance de Quebec.

Québec, le 24 janvier 1880.

Mercredi, 7 janvier, concert dans les salles de l'Académie Commerciale des Frères, par les anciens élèves de l'institution. MM. P. E. Lane et H. A. Bédard ont chanté, le premier une *Réminiscence*, le second, une mélodie de Gounod, *Au printemps* ; en réponse à un rappel M. Bédard a chanté la jolie romance à Zora dans la Perle du Brésil. On s'était assuré le concours de M. C. Lavallée, lequel a joué en duo avec M. N. Crépeault, *Ojos Criolos* de Gottschalk. Ce morceau joué avec un entrain extraordinaire a soulevé des applaudissements frénétiques. M. Lavallée a exécuté aussi, *Last Hope* et *Banjo* de Gottschalk ; il a dû se rendre à un rappel et a donné la *Danse des fées*. La fanfare de l'union musicale a très bien exécuté trois morceaux, dont l'un particulièrement, a été fort goûté *Le réveil de la nature* de Marie ; un détail important pour les MM. de la fanfare, c'est de bien s'appliquer à mettre les instruments d'accord avant de commencer un morceau ; on paraît ne pas y attacher assez d'importance.

Jeudi, 8 janvier, une messe solennelle a été chantée à la Basilique, pour célébrer le cinquantième anniversaire de l'ordination de Mgr. Cazeau. La 12me messe de Mozart, avec orchestre a été exécutée par le chœur du Séminaire sous la direction de M. l'Abbé Fraser, M. G. Gagnon tenant l'orgue. A l'Épître, M. H. A. Bédard chanta l'*Ave Maria* de Palma ; à l'Offertoire, l'orchestre exécuta la marche du *Tannhauser*.

Le même soir, un joli concert de chambre fut donné dans la grande salle du Pensionnat de l'Université, en présence de Mgr. Cazeau et du nombreux clergé accouru pour la fête, de S. E. le lieutenant-gouverneur et des professeurs de l'Université.

Le concert organisé par M. Lavallée dans les deux jours précédents a été un grand succès artistique. M. Prume descendu de Montréal expressément pour la circonstance, s'est surpassé dans l'exécution des morceaux dont il s'était chargé, entr'autres *Fantaisie sur Othello* de Ernst, et la *Ronde des lutins*. Répondant à un rappel enthousiaste, il a donné son célèbre *Carnaval*.

M. Lavallée, inserit trois fois au programme a été heureux comme d'habitude. Le Septuor Haydn a exécuté l'ouverture de *Zampa* et *Ballet de Faust* ; le quatuor à cordes, comprenant *Chant du soir*, *Berceuse* et *Sérénade*, a été enlevé. M. A. D'Eschambault a chanté une poésie de circonstance par M. Nap. Legendre, adaptée au *Sancta Maria* de Faure, ainsi qu'une mélodie de M. Lavallée, récemment publiée *Harmonie* dont les paroles sont du Dr. H. LaRue. M. H. A. Bédard, du quatuor vocal a chanté le *Noël* de Gounod.

Après la séance, les artistes furent reçus par les Messieurs de l'Université dont l'hospitalité est bien connue, et entr'autres douceurs, l'on n'oublia pas le *vieux vin* du Séminaire que l'on garde pour les grandes occasions.

Vendredi, 9 janvier, soirée opératique donnée par Mde. Des-sane. Ces soirées que Mde. Dessane semble seule pouvoir organiser avec succès, sont toujours charmantes ; aussi attirent-elles l'élite de notre population. Le dernier programme consistait en trois

opéras d'un acte : *l'Avalanche*, musique de Everaerts ; *Les Noces de Jeannette* de V. Massé et *Breaking the Spell*, Offenbach. Mlles. A. et J. Dessane, Mde. Ouimet et M. T. Normandin remplissaient les principaux rôles dans les deux premiers qui avaient déjà été joués précédemment. L'opéra anglais qui a été donné pour la première fois, avait pour personnages Mlle. Henry, MM. Gingras et W. Burroughs. M. Léon Dessane, professeur au Collège de Lévis, accompagnait au piano.

M. McNeil, organiste de N. D. de Lévis, a été cruellement éprouvé par un mal d'yeux qui menaçait pendant quelque temps de lui faire perdre la vue. Il a dû abandonner ses fonctions d'organiste pendant plusieurs semaines ; on le dit maintenant parfaitement rétabli.

Nous sommes informé que la messe sans accompagnement d'*Alwens*, mise à l'étude par le quatuor vocal de Québec, sera exécutée pour la première fois à l'église St. Patrice, le premier Dimanche du Carême.

Il est question parmi les sociétés musicales, d'un projet suggéré par l'Association musicale, de construire un char allégorique représentant la musique, pour la grande fête nationale du 24 juin prochain.

Nous avons eu le plaisir d'aller visiter dans tous ses détails, le nouvel orgue de l'ancienne Lorette, fabriqué à Québec par M. Nap. Déry. Cet instrument se compose de dix-sept jeux complets, dont huit au grand orgue, sept au récit et deux aux pédales.

Ce qui nous a surtout étonné, c'est la douceur réunie à la richesse du timbre, l'égalité de son et aussi la facilité d'action du mécanisme qui ne laisse rien à désirer.

MM. Ernest Gagnon et C. Lavallée ont bien voulu aller se rendre compte de cette presque nouvelle création de M. Déry ; ils ont hautement apprécié cet instrument, qui rivalise avec nos meilleurs à Québec, tant pour la qualité du son que pour le fini du travail.

Nous sommes heureux de constater aujourd'hui que Québec possède son facteur d'orgues, dont les capacités correspondent dignement aux talents.

* * *

Nouvelles Artistiques Canadiennes.

—Une société musicale de Toronto prépare actuellement la *Gallia* de Gounod.

—On nous informe que M. Octave Peltier s'est retiré de la direction du chœur de l'Evêché depuis le 1er janvier dernier.

—Nous apprenons qu'un concert bénéfice doit être offert à M. F. Jehin-Prume, aux Trois-Rivières, au commencement de février.

—M. le gardien Naud, de la station du feu No. 11, a fait cadeau au corps de musique "la Citoyenne" d'un superbe cornet d'argent.

—La troupe Holman, de Toronto, a donné une dizaine de représentations d'opéras-comiques à l'Académie de Musique de Montréal, dans le cours de janvier.

—M. J. Hecker a été élu conducteur de la "Société Opératique" de Montréal. Les répétitions ont lieu à la salle de la société, Carré Phillip : on est à préparer actuellement *les Cloches de Normandie*.

—Dimanche, le 18 janvier, fête du St. Nom de Jésus, le chœur du Gesù exécutait pour la première fois, la *Seconde Messe des Orphéonistes*, à quatre voix, de Gounod, avec accompagnement d'orchestre.

—M. L. E. N. Pratte, importateur d'instruments, a obtenu dans le cours de janvier, l'agence de deux nouvelles manufactures de pianos, dont les superbes modèles peuvent être examinés au No. 280, rue Notre-Dame.

—Un télégramme du 14 janvier nous apprend la disparition de New-York de John C. Freund, éditeur et propriétaire du *Musical and Dramatic Times and Music Trade Review*, laissant sa publication embarrassée au montant de \$65,000 : on le dit réfugié au Canada.

—Le dimanche, 11 janvier dernier, M. Dominique Ducharme, organiste au Gesù, exécutait à la sortie de l'office anglais du soir, la touchante Marche funèbre du *Saul* de Hændel, comme dernier témoignage d'affection à la mémoire de feu René Hudon, membre regretté du chœur de cette église.

—Un journal quotidien de la ville, usant trop libéralement du téléphone idéal qui relie son *sanctum* à l'Académie de Musique, faisait l'autre matin la revue de deux opéras qui auraient été représentés la veille, *la Somnambule* et *Giroflé-Girofla*. Un confrère soupçonne que c'est un cas de *Somnambule toi-même* !

—Un ancien musicien bien connu de cette ville, M. Joseph Maffré, a éprouvé, le 9 janvier dernier, un accident qui aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences,—ayant été renversé et grièvement blessé par une voiture, près de la *American House*. Il fut enveloppé dans une robe de bulle et transporté à sa demeure.

—Mardi, le 20 janvier dernier, M. Harrison, organiste à Ottawa, donnait, à la Salle St. Jacques de cette ville, un concert classique, avec le concours de Madame Thrower et de M. A. Desève, de Montréal. Son Excellence le Gouverneur Général et l'élite de la capitale encourageaient de leur présence cette intéressante soirée.

—Nous remercions M. Ernest Girardot, organiste et professeur de musique à Sandwich, Ontario, pour le gracieux envoi de trois de ses récentes compositions, *Happy wishes*, valse brillante, *The Blue Ribbon*, Polka élégante, et *Priscilla*, Polka brillante,—et M. Salomon Mazurette, pour son œuvre 118e. *Souvenir de Loretto*, Polka-caprice, que vient de publier la Maison Whitney de Détroit.

—La messe "St. Cécile" de Gounod paraît être à l'ordre du jour pour le moment. Donnée récemment comme concert en cette ville, elle a été depuis exécutée à Québec. La "Société Philharmonique" de Montréal la prépare pour son prochain concert, et le chœur de la Cathédrale St. Michel de Toronto en commandait les parties d'orchestre, ces jours derniers, chez A. J. Boucher.

—Les musiciens de l'Harmonie "Ville-Marie" désirant reconnaître le vif intérêt que porte à leur organisation M. Siméon Steben, contre-maitre chez M. G-Boivin, lui ont présenté, le 18 janvier dernier, une magnifique bague d'or portant une superbe améthyste enchassée entre deux lyres. Ce joli travail d'orfèvrerie a été artistement conçu et exécuté par M. George Violetti, membre du corps de musique "Ville-Marie."

—Le cosmopolite *Pinafore* a enfin jeté l'ancre à l'Hôtel-de-Ville de Lachine, où il a été deux fois repré-

senté pendant le mois écoulé, sous la direction de MM. J. Ferris (l'Amiral,) H. Noad (le Capitaine,) D. B. Macpherson (Ralph Rackstraw,) J. T. McCall (Dick Deadeye,) et J. Robertson (Contre-maître.) Le rôle de *Joséphine* fut rempli par Mlle. M. Gibson, celui de *Buttercup* par Mlle. Jones. Mlle. Macpherson a habilement rendu les accompagnements.

—M. T. C. Stratton, amateur violoniste estimé de cette ville, a quitté Montréal tout dernièrement, pour se fixer à New-York, où il prend la direction de l'importante maison de Perry Davis & Son. Avant son départ, il fut l'objet d'une démonstration des plus sympathiques de la part de ses employés, qui lui présentèrent un joli cadeau. Les bons souhaits de ses confrères les amateurs musiciens de Montréal, qu'il a souvent obligés, l'accompagnent dans sa nouvelle entreprise.

—MM. les musiciens du corps de musique "Ville-Marie" désirant inaugurer le plus joyeusement possible l'aurore de la nouvelle année, saluèrent, vers une heure du matin, le jour de l'an, de leurs plus brillantes fanfares Son Honneur le Maire Rivard, M. le Colonel Ouimet du 65^e bataillon, M. A. J. Boucher, conducteur de l'harmonie, ainsi que plusieurs autres amis et patrons de leur excellent corps. L'heure imposante de la nuit ajoutait un nouveau charme à leur exécution splendide et de toutes parts leurs ravissantes sérénades furent gracieusement acceptées avec le plus vif plaisir.

—Les Messieurs du Clergé et le public musical en général sont respectueusement invités à visiter et à inspecter, au dépôt d'orgues-harmoniums de M. L. E. N. Pratte, No. 280 rue Notre-Dame, le choix le plus beau, le plus varié et le plus considérable de ces magnifiques instruments, représentant la célèbre maison Alexandre, de Paris, la manufacture renommée d'Estey, des Etats-Unis, et les orgues *premiers prix de la Puissance*, de Bowmanville. Ces harmoniums splendides sortis des premières fabriques de la France, des Etats-Unis et du Canada, sont cependant offerts à des prix excessivement réduits et qui défient toute compétition.

—L'habileté artistique de nos industriels Canadiens-Français vient de recevoir une nouvelle confirmation. *L'Union* de St. Hyacinthe nous apprend que la Fanfare Militaire de cette ville ayant envoyé à Boston un cornet qui avait été gravement endommagé, pour le faire réparer, on n'y put trouver personne disposé à entreprendre l'ouvrage. Les musiciens de St. Hyacinthe eurent alors recours à M. George Violetti, fabricant et réparateur d'instruments à Montréal, qui se chargea volontiers de la réparation et fit du cornet brisé un excellent instrument, ce qui lui valut les félicitations bien méritées et les sincères remerciements de la Fanfare Militaire.

—Dans le cours de janvier, la Maison A. J. Boucher a republié, à 40 cents, la *Cloche du Couvent*, marche (Convent bell March,) de Wyman, dont le prix américain est 50 cents,—à 35 cents, la populaire *Marche céleste* de Vilbré, qui se vend partout ailleurs 50 cents,—et, à 25 cents seulement, le *Rainbow Schottische* de Kleber, dont le prix ordinaire ailleurs est 50 cents. Nous pourrions ajouter une longue liste d'autres réductions importantes, précédemment introduites par la Maison A. J. Boucher : qu'il suffise de rappeler à nos

lecteurs que s'ils désirent effectuer une économie de 20 à 50 pour cent sur le coût de leur musique, ils ne peuvent mieux faire qu'en s'adressant au No. 280, rue Notre-Dame.

—La première représentation de notre Albani, à Nice, a eu lieu le 5 janvier dernier, dans *Lucie*. Salle comble. "Cette soirée," dit le *Journal de Nice*, n'a été qu'une longue ovation offerte par notre public cosmopolite à la charmante et sympathique artiste." La célèbre diva est plus jeune, plus en voix que jamais. Aussi la salle entière était-elle retenue, et à quels prix ! pour le samedi suivant. L'Albani devait chanter *Gilda* de *Rigoletto*. Elle était attendue, à la Scala de Milan, le 20 janvier. En parlant de la première soirée de l'Albani, le *Journal de Nice* ajoute : "Tout Nice élégant s'y était donné rendez-vous, et nos bons voisins, et alliés d'outre-Manche, s'y sont distingués par la joie qu'ils éprouvaient de revoir et d'écouter, sur le sol étranger, l'enfant gâtée de "Covent-Garden."

—L'ancienne paroisse de Repentigny, ayant résolu de rehausser l'éclat de ses fêtes religieuses en associant l'orgue aux belles cérémonies du culte, a fait l'acquisition ces jours derniers, chez M. L. E. N. Pratte, 280 rue Notre-Dame, d'un magnifique orgue-harmonium "de la Puissance." Ce bel instrument offre, par la variété de ses jeux et ses ingénieuses combinaisons, d'innombrables ressources à l'organiste. Le peu de résistance que présente le mécanisme et la répétition instantanée du clavier en rendent l'usage parfaitement facile, même entre les mains du plus faible enfant. Cet orgue magnifique contenant 20 registres d'une beauté et d'une puissance remarquables, renfermés dans un riche buffet de noyer noir pannelé, et surmontés d'une rangée de tuyaux dorés, n'a cependant coûté que le prix minime de \$300.

—Le jour de l'an, à l'issue de la grand'messe, les membres du chœur de chant et de l'orchestre de Notre-Dame, M. l'Abbé Desrochers, leur directeur, en tête, se réunissaient au Cabinet de Lecture Paroissial, pour présenter leurs félicitations à M. Joseph Hudon, depuis de longues années l'un des membres les plus dévoués de ce chœur, à l'occasion de sa nomination à la charge honorable et importante de Marguillier de Notre-Dame. Le *Canada Musical* saisit avec bonheur la présente occasion de féliciter aussi le nouveau dignitaire sur l'honneur distingué qui vient de lui être conféré à si juste titre. La nomination d'un membre du chœur au poste de Marguillier de la Paroisse, a déjà eu un digne précédent dans la personne de feu M. Théodore Doucet, à la fois ténor très estimé et contre-bassiste du chœur de Notre-Dame.

—Février promet d'être le mois le plus musical de l'année. Déjà l'affiche annonce—1^o. Pour vendredi, le 6 du courant, le concert du "Chœur Mendelssohn," aidé de Mlle. Hubbell, soprano de New-York, de Madame Rive-King, la célèbre pianiste, de M. F. Jehin-Prume, notre éminent violoniste, et sous la direction de M. Joseph Gould ; admission \$1.00, tous les sièges réservés. 2^o. Pour mercredi, le 18, le concert de Madame DeFoy, à la salle "Association" : indépendamment des nombreuses attractions inscrites au programme, Madame DeFoy a eu l'heureuse idée de s'assurer le précieux concours de M. F. Jehin-Prume, qui se fera entendre dans deux attrayantes fantaisies pour

violon solo.—3o. Le second concert de la Société Philharmonique, qui aura lieu vers la fin du mois, et dont une messe de Gounod sera la pièce de résistance.—4o. Une série de concerts classiques, sous la direction de M. F. Lucy-Barnes, aidé de Madame Barnes, comme cantatrice, de M. A. Desève et d'autre talent local.—5o. Enfin, et pour tout couronner, la série de trois superbes concerts classiques, organisés par notre distingué virtuose M. F. Jehin-Prume, assisté très-probablement de l'éminent violoncelliste M. Wulf Fries, de Boston, de M. Calixa Lavallée, de Québec, et de MM. Martel, Hone, Boucher, Reischling, Maffré, et Wills : nous renvoyons nos lecteurs au programme splendide et unique publié ailleurs dans nos colonnes. On peut, dès maintenant, s'abonner à cette série de concerts, en s'adressant au magasin de musique de A. J. Boucher, 280, rue Notre-Dame ; et nous engageons instamment tous les amateurs de bonne musique à favoriser, par leur encouragement libéral et empressé l'établissement permanent au milieu de nous de ces admirables concerts classiques interprétés par des artistes sérieux.

PLAISANTERIES.

Une définition :

Louis II,—Roi de Bavière, et sujet de Wagner.

Le pianiste de X.....est très vaniteux et très fier de sa particule.—

—Mes ancêtres, disait-il, l'autre jour, remontent aux Croisades, l'un d'eux a accompagné l'empereur Barberousse.

—Sur le piano ! réplique un auditeur.

Aux gens menacés de longévité—Herr Von Hagen, grand admirateur de Wagner, écrit un commentaire sur les poèmes de l'illustre compositeur. Déjà deux volumes sont publiés. On estime que le commentaire sur *Rheingold* seul remplira quatre-vingts volumes in-folios, et pourra être terminé vers l'an 2199. Affaire de l'avenir, tout bonnement !

Litolff fait exécuter un morceau de sa composition par l'orchestre d'Offenbach.

—Recommencez au *numéro huit* ! dit-il.

Offenbach, déjà fatigué, s'écrie :

—Si ce n'est pas honteux ! Voilà un homme qui est en France depuis plus de vingt ans, et il prononce le *numéro huit* !.....Mais prononcez donc comme tout le monde : le *liméro huit* !!!

Têtes de l'orchestre.

NAISSANCE.

En cette ville, dimanche, le 18 janvier dernier, la Dame de M. Edmond Hardy, chef de musique du 5e. Fusiliers Ecossais, un fils.

DECES.

Beatus quem elegisti et assumpsisti.

Décédé à Montréal, vendredi, le 9 janvier 1880, après dix jours de cruelle maladie (fièvres typhoïdes,) LOUIS-RENÉ HUDON, âgé de 26 ans et 3 mois, dernier fils de Victor Hudon, Ecr. *Requiescat in pace.*

Ses funérailles ont eu lieu à l'église du Gesù, lundi, le 12 janvier, au milieu d'un concours nombreux de parents douloureusement éprouvés et d'amis affligés.

Feu M. Hudon étant, lors de son décès, membre du Chœur du Gesù et Président de "l'Orphéon Canadien," les membres de ces deux associations artistiques se firent un devoir de reconnaissance de se charger de l'exécution de la partie musicale du service. De nombreuses députations des chœurs des églises de Notre-Dame, de St. Jacques, de St. Patrice, de St. Pierre, de St. Joseph et de Ste. Cunégonde (dans la plupart desquelles le regretté défunt avait maintes fois obligeamment prêté le concours de son talent musical distingué.) voulurent bien s'associer à ce touchant témoignage de sympathie, et, tous réunis, au nombre de près de cent, interprétèrent avec le plus sublime effet, sous l'habile direction de M. Anselme Laverrière, l'imposante messe de *Requiem*, harmonisée. Les élèves du collège Ste. Marie voulurent aussi offrir un dernier témoignage d'affection à la mémoire de leur bien-aimé condisciple d'autrefois, et ils chantèrent avec un majestueux ensemble, sous la direction du Revd. P. Garceau, S. J., les strophes et les versets alternatifs de l'office.

Les porteurs des coins du poêle étaient MM. Napoléon Renaud, Alphonse Marchand, le Dr. H. Merrill, J. A. Finn, Urgel Denis, et Louis Ouimet.

La levée du corps fut faite par le Révd. P. Cazeau, S. J., Recteur du Collège Ste. Marie, et le service fut chanté par le Révd. P. Hyacinthe Hudon, S. J., assisté du Révd. P. Victor Hudon, S. J., (tous deux frères du défunt,) comme diacre, et du Révd. P. Plante, S. J., Ministre du Collège Ste. Marie, comme sous-diacre. Les RR. MM. Giband et Desrochers, du Séminaire St. Sulpice et le Révd. A. Thibault, curé de Chambly, assistaient à l'office, ainsi que de nombreuses députations de la plupart des communautés religieuses et des asiles de charité de la ville.

Le service d'Union de Prières de feu M. Hudon fut chanté à Notre-Dame, lundi, le 19 janvier, le Révd. M. Regourd, officiant. Le chant harmonisé, pieusement exécuté par l'excellent chœur de la Paroisse, sous la direction du Révd. C. Desrochers, produisit l'effet le plus touchant et le plus solennel.

Abonnements reçus dans le cours du mois.

Pour janvier 1879-80—Mde. Crépeau, (6 mois). Les RR. FF. de Ste. Marie, de la Beauce,—M. Alph. Languedoc.

Pour mai 1879-80—Mde. Jos. Giguère,—Mlles. V. Coté, C. Valiquet, C. Roy,—Les Couvents de Villa-Maria, St. Laurent, St. Timothé,—RR. MM. L. A. Masson, C. E. Carrier,—MM. Tremblay, J. B. Labelle, N. Bourassa, J. L. Richard, Moreau, Valois, J. A. Fowler, D. Ducharme, L. Derome, C. Prévost, O. N. Fréchette, J. Hudon,—

Pour janvier 1880-81—Mde. Aug. Lanthier, Mlle. M. A. Lecours, Révd. F. X. Bouvier,—MM. C. Meunier, E. Girardot, A. Roy.

Pour mai 1880-81.—M. J. L. Richard.

ORGUES-HARMONIUMS DE LA PUISSANCE.

(DOMINION ORGANS.)

ENTREPOT PRINCIPAL

— AU —

Magasin de Musique

— DE —

A. J. BOUCHER,

280

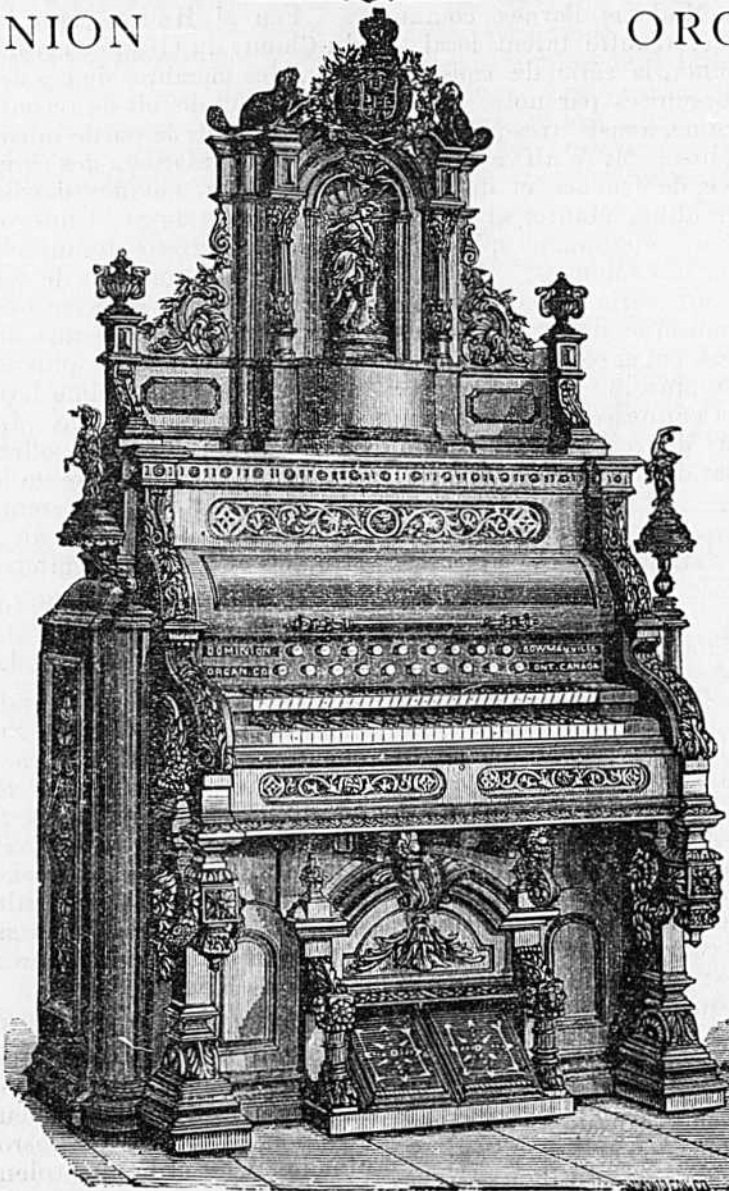
Rue Notre - Dame,
MONTREAL.

ADRESSE POSTALE :

BOITE 1403,

MONTREAL.

Toujours en magasin, un choix
d'Orgues de 15 ou 18 différents
modèles et de différents prix.



SUCCURSALE

— AU —

No. 3

RUE DU PLATON,

Trois-Rivieres.

ADRESSE POSTALE :

BOITE 231,

TROIS-RIVIERES.

Circulaires, Certificats, Cata-
logues descriptifs et illustrés,
avec liste des prix, envoyés
franco, sur demande.

Orgues pour Salon, pour Eglises, pour Ecoles, garanties pour 5 ans.

Surpassant en *richesse*, en *puissance* et en *suavité* de son, les meilleurs instruments de fabrique étrangère.

Les ORGUES-HARMONIUMS DE LA PUISSANCE, d'un fini exquis, ont obtenu les plus hautes distinctions et les PREMIERS PRIX à toutes les Expositions où ils ont été exhibés.

AU CENTENAIRE DE PHILADELPHIE, 1876,

Médaille Internationale et Diplôme d'honneur, (la plus haute récompense accordée,) pour LE MEILLEUR ORGUE DU MONDE.

A SIDNEY, Australie, 1877,

Premier prix, Médaille et Diplôme, à l'Exposition Universelle.

A PARIS, 1878,

Médaille Internationale et Diplôme d'honneur, à l'Exposition Universelle.

A TORONTO, 1878,

Médaille d'Or à l'Exposition de la Puissance, et PREMIER PRIX, Toronto, 1879.

PREMIER PRIX AUX EXPOSITIONS DE LONDRES, HAMILTON, MARKHAM, BRAMPTON, BRANTFORD ET NEWMARKET.

Ces instruments superbes étant fabriqués dans la Puissance, l'acheteur bénéficie de 25 à 30 par cent, en économisant les droits excessifs et autres charges imposés sur les Orgues inférieures de manufacture étrangère.

PRIX: DE \$50 a \$1200. Facilités de paiement accordées.

N'achetez pas ailleurs avant d'examiner ces instruments supérieurs.

L. E. N. PRATTE, Agent Général pour la Province de Québec,
280 Rue Notre-Dame, Montreal.